

Corinne Falbet-Desmoulin

Tout au bout des silences



Roman

Extrait : Tout au bout des silences

PROLOGUE

AMBRE

Les choses seraient-elles différentes si je ne portais pas le nom d'une résine fossile ? Je me le suis souvent demandé. Depuis plusieurs années, j'éprouve des sensations extrêmement désagréables. Comme si au fond de moi étaient logées des impuretés. Des tas d'impuretés. À l'image de l'ambre, qui renferme parfois en lui des insectes englués. Prisonniers à travers le temps, depuis des milliers d'années.

D'où vient cette impression de souillure et quand ai-je commencé à en prendre conscience ? Je n'en sais rien. Je ne parviens même pas à ébaucher les contours de ce sentiment diffus, quand soudain il m'opprime. Un manque d'air subit, qui m'oblige tout à coup à respirer à grandes goulées. Un mot malencontreusement prononcé qui fait battre mon cœur à tout rompre. Une angoisse incontrôlable qui monte jusqu'à serrer douloureusement ma gorge. Je ne sais absolument pas expliquer cet état de malaise,

mais j'ai l'impression que ce qui m'habite au cœur de moi-même est noir. Noir et sale.

Ma sœur n'a pas ce problème. Je le sais car je m'en suis ouverte à elle hier soir, pour la première fois. Elle n'est pas compliquée, ma jumelle. Gentille, simple, lisse comme la pierre fine adoucissant son prénom. Que n'aurais-je donné pour que nos parents me nomment ainsi !

La lumière de l'aube ne perce pas encore entre les jointures des volets. Je suis allongée sous ma couette moelleuse. La scène de la soirée d'hier se rejoue sur l'écran de mes paupières closes. Généralement, je parviens à cacher mon anxiété lorsqu'elle survient, car je ne veux inquiéter personne. La situation familiale est déjà bien assez compliquée comme ça. Mais cette fois, je n'ai pas réussi.

Après le repas, ma sœur et moi sommes montées toutes les deux dans sa chambre. Jade souhaitait me lire un passage d'un roman qu'elle venait de découvrir. L'air était doux. La fenêtre ouverte sur le jardin laissait pénétrer les senteurs sucrées du jasmin en pleine floraison. Je me souviens exactement de la phrase qui m'a bouleversée : *Aussi longtemps que possible, j'avais retardé le moment de savoir : je m'écorchais aux barbelés d'un enclos de silence.* En l'entendant, un trouble puissant m'a submergée. Un sentiment étrange et profond de solitude m'a envahie.

Pourtant, j'étais loin d'être seule, puisque nous nous trouvions ensemble sur le lit de Jade. Je me suis mise à pleurer.

Ma sœur m'a regardée, interloquée. Elle a passé un bras protecteur autour de mes épaules.

– Eh bien, qu'est-ce qui t'arrive ? a-t-elle murmuré, sincèrement inquiète.

Durant quelques minutes, je n'ai pas pu répondre. Puis, les mots sont sortis de ma bouche, tout seuls, comme mus par leur énergie propre.

– C'est comme chez nous, Jade. Comme dans notre famille.

Cette fois, c'est ma sœur qui n'a pas pu parler. Son ébahissement montrait l'étendue de sa surprise.

– Comme chez nous, ai-je répété en reniflant. Je ne sais pas ce qu'on nous cache, mais il y a quelque chose, je le sens. Quelque chose d'essentiel. Et tant que je ne l'aurai pas trouvé, je me sentirai mal.

Ce n'était donc pas seulement une histoire de prénom. Une intuition venait d'être formulée, là, en cet instant. Je l'ignorais encore, mais pendant de nombreuses années, elle n'allait plus me quitter.

C'est l'été, Jade et moi venons de fêter nos quinze ans. Très proches l'une de l'autre depuis toujours, comme c'est souvent le cas dans la gémellité, nous avons l'habitude de tout nous dire. Mais cet effroi incompréhensible qui me saisit fréquemment, je n'arrivais pas à le lui avouer jusqu'à hier soir.

Étroitement serrées l'une contre l'autre, nous en avons discuté longuement. Je lui ai expliqué les émotions affolantes que j'éprouve. J'ai tenté de me remémorer les moments où elles se produisent. Les lieux. Mais ils sont tous différents. Et ma panique n'apparaît pas forcément en présence des mêmes personnes. Notre conversation ne m'a donc pas fait avancer d'un iota dans ma problématique. Sauf que je me sens soulagée d'avoir enfin pu me confier à ma sœur. Même si Jade paraît penser que j'imagine un mystère qui n'existe pas.

Je lui ai demandé de me prêter son livre. Il s'intitule *Un secret* et l'écrivain s'appelle Philippe Grimbert. J'ai passé la nuit à le lire. Il est poignant. Magnifiquement écrit. Pourtant, mis à part cette notion de secret soigneusement gardé qui fait naître en moi une sourde inquiétude, je n'y ai rien trouvé qui puisse m'éclairer davantage.

Première partie

LES BLESSURES DU SILENCE

IRIS

Sur la piste ocre, mes pas faisaient danser la poussière, constellée de lumière. Devant moi, avançait le troupeau de chèvres de mon père. La saison des pluies venait de commencer dans le nord du pays. Je savais que dans quelques jours aurait lieu la transhumance.

Il m'arrive encore de faire ce rêve. De retrouver dans ma mémoire le moment exact où la trajectoire de mon destin a dévié, afin de m'amener à une nouvelle vie tant espérée.

J'ai grandi au Sénégal, au sein d'une tribu nomade peule. Nous vivions de l'élevage de nos zébus, chèvres et moutons. Nous nous déplaçons à la recherche de pâturages et de points d'eau, nous dirigeant vers le Ferlo – une vallée au nord-est du pays–, pendant la courte saison des pluies et vers le sud par temps sec. Nous chantions dans notre langue – le *fulfulde* – et nous dansions fréquemment au son de la flûte et au rythme des calebasses. Dans cette zone rurale du Sahel, les conditions d'existence étaient

rudes. Ni eau courante ni électricité. Pourtant, j'y ai été heureuse. Jusqu'à ce qu'une horrible pratique ancestrale vienne un jour percuter de front mon innocence d'enfant.

C'est après les fêtes d'excision que j'ai pris ma décision. J'avais beau n'avoir qu'une dizaine d'années, la barbarie de ce que je venais de vivre me paraissait largement la justifier. Le couteau bien tranchant et l'intense douleur m'avaient traumatisée. Je savais que mes aînées avaient vécu une sorte de rite de passage de l'enfance à l'âge adulte, mais aucune ne s'était confiée à moi. Et je n'aurais jamais imaginé avoir à subir une si atroce et humiliante mutilation sexuelle. *Quand je serai grande, je partirai*, me suis-je alors promis.

Edward a été ma chance. Je me souviens parfaitement du jour où nous nous sommes rencontrés. De mon immense surprise lorsque j'ai surgi du chemin de terre, précédée par nos chèvres capricieuses. Quel âge précis avait réellement la jeune fille que j'étais alors, rêveuse, gracieuse, marchant pieds nus et vêtue d'un simple tissu fin et bariolé me servant de robe ? Quinze ou seize ans ? Je ne l'ai jamais su vraiment. Autour de nous, l'état civil n'existait pas.

Dans le campement, trois hommes blancs discutaient avec mon père. J'ai vite appris qu'ils étaient ethnologues, venus à notre rencontre pour

étudier nos coutumes. Approfondir leurs connaissances de notre peuple pastoral, divisé en castes. Nous suivre quelque temps au cours de nos déplacements avec nos troupeaux, qui exigeaient de construire des huttes rondes rapidement démontables, en branchages recouverts de couvertures en laine. Partager notre nourriture, basée essentiellement sur le mil et le lait – une de nos légendes peules affirmant que Guéno, l'Éternel, avait créé le monde à partir d'une goutte de ce précieux liquide. Observer et analyser notre code d'honneur nommé *pulaaku*, régissant nos comportements et affirmant notre identité ethnique. Celui-ci enseignait à chacun de nous nos valeurs essentielles : la maîtrise de soi, le libre arbitre, le sens de l'hospitalité, le courage.

Sur le sol aride du paysage semi-désertique, les hommes blancs formaient pour moi un tableau insolite, gravé de façon indélébile dans mes souvenirs. Edward était le plus beau des trois. Grand, bronzé, des cheveux blonds un peu ébouriffés. Saisie, je me suis arrêtée sur le chemin et nos regards se sont croisés quelques secondes. Il m'a souri, avec cette lumière spéciale dans les yeux qui n'appartient qu'à lui. Alors, j'ai su avec certitude que mon rêve d'ailleurs allait pouvoir devenir réalité.

VICTOR

Aujourd'hui, il fait si beau que nous avons décidé d'aller nous promener au bord de l'étang de Thau. Originaire de la ville de Sète, je le connais depuis l'enfance. Mon père, ornithologue passionné, m'y conduisait souvent le dimanche lorsque j'étais petit. Nous y parvenions très tôt le matin. « C'est le meilleur moment pour observer les oiseaux », affirmait-il. Fascinés, nous passions ensemble des heures magiques, les yeux vissés à nos jumelles. Nous regardions longuement pêcher le héron cendré, au long cou si flexible, haut perché sur ses pattes immenses. Sa patience et sa technique redoutable, consistant à transpercer les poissons de son bec acéré comme une épée, forçaient mon admiration. L'aigrette garzette, plus fine, me ravissait, avec son corps gracieux au plumage blanc immaculé. La forme unique du bec de l'avocette élégante, recourbé vers le haut, me bluffait à chaque fois. Le chevalier gambette, aux pattes rouge vif et au plumage gris brun, avait un nom qui me faisait rire. De même que les petits pas si comiquement empressés du minuscule gravelot à

collier interrompu. Et quand j'étais le premier à repérer un martin-pêcheur, surnommé « flèche bleue » tant il survole l'eau rapidement, je me sentais extrêmement fier.

Ces moments partagés avec mon père sont restés profondément gravés en moi. Je me souviens que nous rentrions affamés à la maison. Je dévorais le repas mitonné sur le fourneau en racontant notre matinée, tandis que ma mère riait de me voir aussi volubile et les joues rosies par le grand air.

Nous sommes en 2018. Ambre et moi avons aménagé dans la ville de Sète, au mois de mai. Au cours de nos nombreux déplacements pour dénicher la maison de nos rêves, j'ai amené ma douce plusieurs fois à l'étang de Thau. Par contre, Noam ne le connaît pas. C'est la première fois que nous venons ici avec notre petit garçon. Il a tout juste cinq ans.

Nous sommes arrivés sur place. Je commence à montrer à notre fils le fonctionnement des jumelles.

– Des jumelles, comme maman et tatie Jade ? demande-t-il.

Ce petit coquin n'en rate pas une. Ambre et moi nous mettons à rire.

Avant que je ne termine mes explications, les yeux écarquillés de Noam et ses cris enchantés me font me retourner : il vient d'apercevoir les stars de l'étang. Un déploiement rose orangé sature le bleu somptueux du ciel. Une envolée de flamants roses de

toute beauté. Le spectacle est saisissant. Je jette un coup d'œil vers Ambre qui retient son souffle. Afin de transmettre les mots de mon père que je n'ai pas oubliés, je prends Noam dans mes bras.

– Tu vois, les flamants ont cette couleur unique car ils mangent une espèce de crevettes roses, appelée *Artemia Salina*.

– Comme dans les salins ? demande Noam en levant son minois vers moi et en plantant ses yeux noirs dans les miens.

Décidément, ses remarques ne manquent pas d'à-propos. Surpris, je l'interroge.

– Comment tu sais ça, toi ?

– Mais tu te rappelles pas, on y est allés juste avant les vacances avec ma nouvelle école ! s'étonne mon fils en arborant une moue déçue.

Ambre rit à nouveau, en secouant la tête. Ses cheveux dorés volettent autour de son visage.

– Ah là là, ce papa, toujours aussi distrait !

Et ils se mettent tous deux à rafraîchir ma mémoire, me rappelant que la sortie prévue en fin d'année scolaire portait sur la visite d'un des marais salants de la région. Et que la teinte rosée de l'eau y est également due à cette même espèce de crevettes.

J'ébouriffe les cheveux bruns et drus de Noam.

– Eh ben dis donc, tu retiens bien ce que dit la maîtresse, toi !

Ambre et moi échangeons un sourire amusé. Reprenant un air sérieux, je fournis à mon auditoire

attentif de nouvelles informations sur les colonies de flamants roses devenues peu à peu sédentaires dans la région.

– À l'origine, ces oiseaux venant de la Camargue toute proche étaient encore plus colorés. Mais ici, ils puisent aussi une autre nourriture, ce qui dilue leur teinte et la rend plus claire.

Il ne sera pas dit que les paroles instructives de mon père ne se fraieront pas un chemin dans le jeune esprit de notre fils.

Nous sommes rentrés à la maison en fin d'après-midi. Ambre nous a préparé des chocolats chauds, que nous dégustons au salon. Noam accompagne le sien de grosses tranches de pain d'épices. Son appétit féroce me fait sourire, me rappelant le mien à son âge, après une sortie à l'étang. Puis, notre fils s'installe sur la table basse avec du papier et ses stylos-feutres. Ambre s'octroie un moment dans son fauteuil préféré, en vue de terminer le roman qu'elle dévore en ce moment, tandis que je m'assois devant mon ordinateur. J'ai aménagé mon petit coin bureau dans la grande pièce. La proximité de ma femme et de notre petit bonhomme ne me gêne pas pour travailler ou surfer sur Internet, bien au contraire. Auprès d'eux, j'éprouve un sentiment de plénitude qui me fait un bien fou.

J'entends vaguement Ambre et Noam discuter à voix basse. Soudain, le timbre angoissé de celle de ma femme m'extirpe de nos comptes dans lesquels je m'étais plongé.

– Qu'est-ce que tu viens de dire ? s'écrie-t-elle.

Je me lève en trombe et me précipite vers elle. Le teint livide, elle fixe le dessin que tient Noam dans sa main crispée. Sourcils froncés, air buté, notre fils ne bouge pas. Comme pétrifié par la réaction imprévue de sa mère.

Je saisis la feuille de papier. Et là, je reste stupéfait. Noam ne nous a pas représentés tous les trois dans la nature, comme il le fait généralement au retour d'une de nos balades. L'œuvre enfantine que j'observe ne contient ni herbe, ni eau, ni animal. Aucun vol de grands oiseaux roses. Aucune ébauche d'hippocampe, dont je lui ai parlé cet après-midi avec enthousiasme, car ce poisson bizarre au profil de cheval et à la nage verticale peuple abondamment l'étang. Notre fils a d'ailleurs semblé émerveillé par ma description, me posant de nombreuses questions. Aussi, à peine arrivés chez nous, lui ai-je imprimé une photo de cet animal marin si curieux. J'imaginai que Noam tenterait de le reproduire avec ses stylos-feutres, comme il aime à le faire après chacune de ses découvertes.

Mais rien de tel dans son dessin. Aucune couleur ne vient embellir les formes qu'il a tracées. Uniquement du noir. Par-dessus ce dessin si sombre,

de gros traits rageurs griffent le papier. Je devine deux silhouettes féminines se tenant par la main. L'une d'elle porte un prénom, que Noam sait parfaitement écrire en lettres d'imprimerie : AMBRE. Désignant l'autre personnage, j'interroge notre petit garçon.

– C'est tatie Jade, là, à côté de maman ?

Je dois me pencher pour entendre son murmure.

– Non, souffle-t-il d'un air apeuré. C'est NATA.

Je ne connais personne avec un nom aussi étrange. À moins que cela ne soit un diminutif, comme Margarita, la grand-mère d'Ambre, possède le sien ? Affectueusement, nous appelons tous la vieille femme Mara, le surnom que Noam lui a donné quand il a commencé à parler.

Nata, est-ce le début de Nathalie ? Ou Natacha ? Je me creuse les méninges mais aucune de nos connaissances ne porte un tel prénom. D'autre part, la noirceur du dessin évoquerait-elle une personne malfaisante, proche de ma femme ?

J'attrape les mains de Noam dans les miennes et tentant de paraître le plus calme possible, j'articule nettement :

– Peux-tu me dire qui est Nata ?

Visiblement, Noam ne connaît pas la réponse. Il semble aussi interloqué que moi.

– Je sais pas, papa, répond-il au bord des larmes.

Je décide de le laisser tranquille et je lâche ses mains. Il se dirige vers les Playmobil qu'il a laissés en plan sur le tapis, après le repas de midi.

Entretemps, Ambre s'est levée et est partie d'un pas chancelant se réfugier dans notre chambre.

Dans ma bouche, un goût métallique. Je le reconnais parfaitement. Et je le déteste. Il vient délivrer son triste message : les démons de ma femme qui la harcèlent par périodes depuis l'adolescence se sont à nouveau réveillés.

AMBRE

Je peine à réfréner l'intense émotion qui m'a envahie par surprise. Le dessin de Noam, les deux syllabes qu'il a prononcées ont éveillé en moi un trouble profond. Comme me perturbent depuis longtemps les murs opaques auxquels je me cogne, dès que j'ose poser une question personnelle aux membres de ma famille. Depuis mes quinze ans et cette phrase du livre de Philippe Grimbert qui m'a tant bouleversée, je devine confusément que derrière l'épaisseur du silence se cache l'essentiel. Je sais que je ne me trompe pas, quand je repense à la fulgurante certitude éprouvée ce soir-là. C'est une intime conviction. Pour moi, une évidence. Même si je suis seule à le penser. Seule à percevoir des émotions que ma jumelle ne ressent pas.

Chez les Thomas, on parle peu. Ou plutôt si, on discute beaucoup, de tout, sauf de ce qui est véritablement important. Mamie Mara et papi Cyprien sont des modèles du genre. Une puissante retenue les habite, une sorte de pudeur extrême. Je sais peu de

choses sur leur passé. Mamie est adorable ; elle possède un cœur plus grand que leur maison en bord de mer. Mais dès qu'il s'agit d'elle, de ses sentiments, d'exprimer ce qu'elle pense intimement, elle se ferme comme une huître. Elle ne s'épanche jamais. De toute évidence, papi Cyprien a été créé dans le même moule. « Chez nous dans les campagnes, on ne parlait pas », m'a-t-il asséné un jour où je tentais d'en savoir davantage sur sa relation avec ses parents quand il était petit. Ce qui signifiait clairement : « Inutile de m'asticoter comme tu le fais. Ce n'est pas aujourd'hui que ça va changer. »

Papa est leur fils. Il a été élevé dans cette drôle d'ambiance. Et il est pareil qu'eux. Pire, même. Son cœur a beau contenir plein d'amour pour Jade et moi, sa nature taciturne, solitaire et sauvage n'est pas toujours amusante pour ses proches.

Du côté de notre mère, nous n'avons pas connu nos grands-parents. Maman les a perdus alors qu'elle était encore toute jeune.

Jade et moi avons quatorze ans lorsque nos parents ont divorcé. Maman a refait sa vie peu de temps après leur séparation. Nous sommes restées vivre avec papa. À partir de ce moment, nous n'avons plus beaucoup vu notre mère. Elle vivait à cinq cents kilomètres de chez nous et nous ne nous rendions dans son nouveau foyer que quelques jours à Noël et aux vacances de Pâques. L'été, elle nous recevait seulement deux semaines, du premier au quinze août.

Avec Jade, nous n'aimions pas beaucoup Frédéric, notre beau-père, que nous trouvions très moralisateur. En pleine adolescence, cela nous agaçait prodigieusement. Je me suis même demandé s'il ne le faisait pas exprès afin de nous horripiler. Et le reste de l'année, il me semblait que nous ne manquions pas tant que ça à notre mère. La naissance de notre demi-sœur l'a définitivement éloignée de nous. Elle ne nous a plus invitées. Ma sœur et moi venions d'atteindre notre majorité.

Depuis, nous essayons parfois de la contacter par téléphone, mais nos tentatives sont toujours terriblement décourageantes. Les conversations tournent invariablement court au bout de quelques minutes. Quand Noam est né, elle ne s'est même pas déplacée pour venir faire sa connaissance.

Koralynne doit avoir huit ans, maintenant. Maman a oublié que Jade et moi, nous sommes AUSSI ses filles.

Heureusement que ma jumelle est là, auprès de moi. La profondeur de notre attachement m'aide à vivre. Même si Jade habite en banlieue parisienne, nous nous appelons chaque soir via WhatsApp. Sur l'écran de mon portable, son sourire bienveillant me réchauffe le cœur. Nos rires entremêlés représentent l'une des plus belles récompenses de ma journée.

Ma deuxième chance est d'avoir rencontré Victor. Il a compris d'emblée ma grande priorité : le

dialogue. Chaque jour, des échanges sincères et vrais cimentent notre couple. Grâce à mon homme, à notre amour naissant, mes angoisses ont pu s'estomper durant une longue période. La naissance de notre fils les a réactivées durant quelque temps. Pour quelle raison, je ne saurais le dire. Puis, mon rôle de mère et d'épouse m'a empli d'un bonheur et d'une énergie inouïs. À nouveau, mes malaises se sont atténués. Quand je regarde les photos prises ces dernières années, j'y vois un sourire radieux inonder mon visage.

Jade. Victor. Noam. Mes trois piliers. Les trois âmes limpides qui m'entourent, parmi celles qui, à mon avis, ne le sont pas. C'est quelquefois une lourdeur ressentie dans l'atmosphère d'un repas de famille qui s'éternise. La tristesse incompréhensible lue dans le regard de mon grand-père ou celui de ma grand-mère, posé furtivement sur moi. Le léger chevrottement dans leurs voix, quelquefois, lorsqu'ils me parlent. Alors que je n'ai jamais rien perçu de tel quand ils s'adressent à ma jumelle. Une brume voilant les yeux gris de mon père, où je décèle un sentiment de honte ou peut-être de culpabilité à mon encontre, qui augmente mon désarroi. Je n'ai jamais réussi à en saisir exactement la nature. Mais les frissons qui me traversent alors ne mentent pas. Autant d'indices perturbants, projetant des ombres sur mon existence. Jade affirme que mon hypersensibilité me joue des

tours. Aussi ai-je fini par renoncer à lui confier les cris de mon cœur en déroute. C'est le seul volet de ma vie que nous ne partageons plus.

Au fil du temps, j'ai quand même un peu avancé dans ma quête. J'ai pu déterminer le moment exact où mon malaise a commencé. Aujourd'hui, le dessin de Noam me fournit une nouvelle piste que je ne suis pas près de lâcher.

Les questions se succèdent dans ma tête. J'en ai l'habitude. Qui est cette personne me tenant par la main que mon fils a recréée sur le papier ? Qui est Nata ? L'a-t-il inventée ? Mais si elle n'est que le fruit de son imagination, pourquoi est-ce que je me sens aussi dévastée ? Et pourquoi, lui qui utilise largement les couleurs, surtout le rouge qu'il adore, a-t-il réalisé un dessin aussi sombre ? Qu'il a ensuite barbouillé furieusement, comme si une colère souterraine lui dictait son geste ? Cela m'a fait penser au gouffre de Fontaine de Vaucluse, dans lequel la source de la Sorgue semble tout à coup sortir de la falaise avant de déborder. Une tumultueuse résurgence aussi inattendue qu'impressionnante. Pourtant, c'est la première fois que Noam griffonne d'épaisses ratures par-dessus l'une de ses œuvres. Toujours gaies et lumineuses, elles égaient les murs de sa chambre. De la nôtre. De la cuisine. Alors pourquoi ces silhouettes obscures, dont l'une porte mon prénom ? Et pourquoi est-ce la première fois qu'elles apparaissent sous sa

main ? Pourquoi AUJOURD'HUI ?

Un grattement contre la porte. Une petite voix inquiète.

– Maman, je peux venir ?

Aussitôt, je relègue mes réflexions au fond de mon esprit. J'y repenserai plus tard. J'ouvre la porte de la chambre à Noam. Ainsi que mes bras. Il se jette dans ce refuge offert et enfouit sa tête contre mon ventre. Je le serre fort. J'embrasse ses cheveux fins. Mon trésor. Mon tout petit.

C'est aussi pour lui que je suis déterminée à trouver ce qui me tourmente. Car bien sûr, il ressent fortement mon mal-être, lorsque celui-ci se manifeste. Et je ne veux pas que les non-dits empoisonnant ma famille empêchent l'épanouissement de mon petit garçon.

[COMMANDEZ CE ROMAN](#)

